

Dynastie

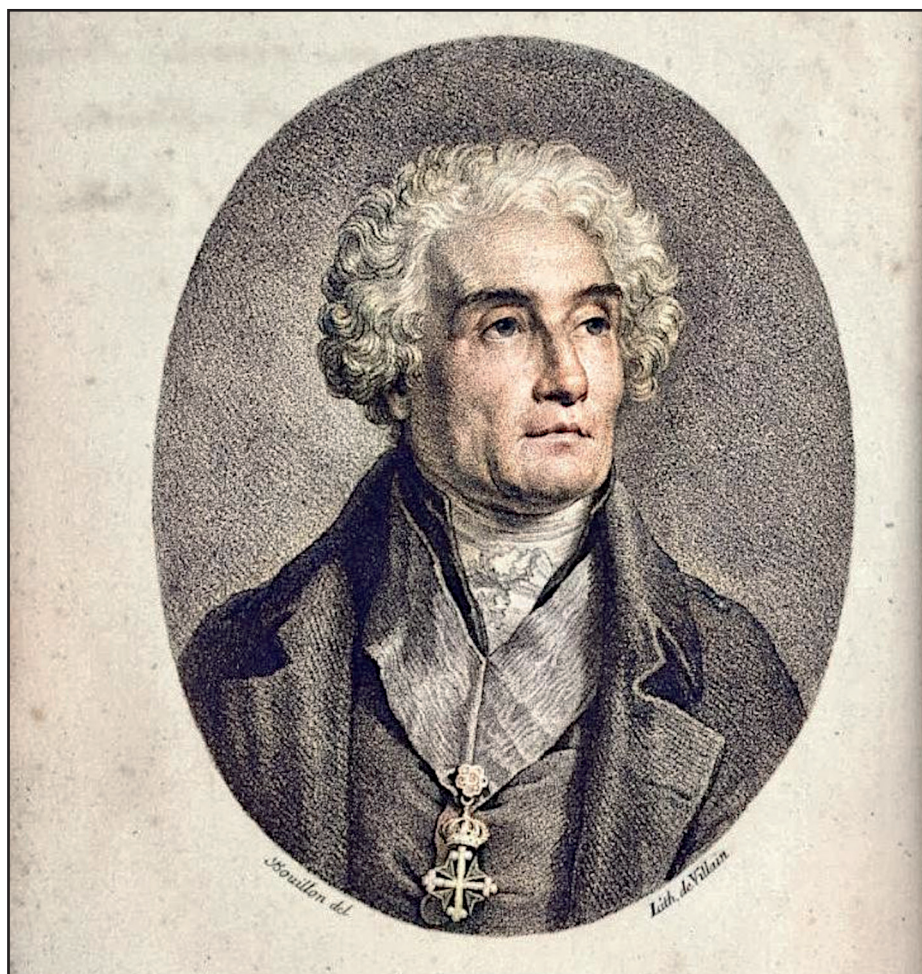
n° 39 – 25 octobre 2020 – 3 €

AUTRICHE-HONGRIE

Postérité de Joseph de Maistre

par Dominique Decherf

ON A VU (dans le numéro n°34 du 25 septembre) que la descendance de Joseph de Maistre entre la mort du père en 1821 et la révolution de 1848/1849 continua de servir fidèlement les rois de Sardaigne, car rois de la Maison de Savoie, pour se porter ensuite à la défense des États pontificaux et, au-delà de la perte de Rome le 20 septembre 1870, à celle de la personne du Saint-Père, c'est-à-dire ce qui vu du côté français des Alpes, prit le nom d'ultramontanisme, terme qui ne vaut pas pour la partie de la famille qui demeura jusqu'à nos jours à Turin, « outre-monts ». Ce n'est qu'en 1860, une fois le duché de Savoie et le comté de Nice cédés à l'Empire français de Napoléon III, que le roi de Sardaigne se proclamera roi du nouveau royaume d'Italie. Les de Maistre ne furent donc pas « italiens » en ce sens, sinon d'« esprit italique » comme il l'a écrit, sans qu'ils puissent avant cette date passer jamais pour « français ». Ne tombons donc pas dans l'anachronisme. Cette mise au point permet rétrospectivement de ne pas voir dans Joseph de Maistre un ancêtre du *Risorgimento* que son fils et ses petits-fils combattirent l'arme au poing. Son fils unique, Rodolphe, qui s'était illustré dans l'armée russe contre les armées napoléoniennes avant de servir comme colonel puis général piémontais, avait même abandonné à cette date le fort préjugé anti-autrichien de son père dans la mesure où l'Autriche de François-Joseph lui apparaissait à nouveau apostolique ayant répudié le « joséphisme » de ses prédécesseurs. On vit d'ailleurs au conclave de 1823 les diplomates française et autrichienne travailler ensemble – mais en vain – à l'élection d'un candidat commun (qui sera élu pape au conclave suivant en 1829).



Le « joséphisme » était la version autrichienne du fameux « gallicanisme » de la monarchie française depuis 1682. Joseph de Maistre avait consacré la dernière année de sa vie à la correction de la première édition de son ouvrage *Du Pape* paru en 1819 et de sa suite, *De l'Église gallicane*, où il rendait cette dernière responsable de la Révolution et, par anticipation, de l'échec de la Restauration. On sait peu que *Les Soirées de Saint-Petersbourg* ne seront publiées qu'à titre posthume. *Du Pape* qu'il considérait comme son maître-ouvrage fut la dernière œuvre publiée de son vi-

vant. Il fut déçu qu'elle ne bénéficiât pas de l'accueil auquel il s'attendait. Étouffée de critiques contradictoires, elle connut cependant un vif succès vers la moitié du XIX^e siècle, dans la perspective de la défense du siège pontifical, du *Syllabus* de 1864 et de l'infaillibilité au Concile de Vatican I en 1870. Étrillé au moment de la séparation des Églises et de l'État, on ne compte pour le XX^e siècle que deux éditions critiques, en 1931 (Beauchesne, par Mgr Germain Breton, recteur de l'Institut catholique de Toulouse) et en 1966 (par deux Savoyards, Jacques Lovie et Joannés

Chetail, Droz, Genève). Aucune encore au XXI^e siècle en dépit d'une annonce en 2005 (par Jean-Louis Darcel). *Du Pape* n'a pas été repris dans la dernière publication de ses œuvres dans la collection « Bouquins » (Robert Laffont, 2007).

Une dernière thèse, parue il y a deux ans, a permis de combler un certain manque de connaissance sur la postérité de Joseph de Maistre pour la période qui court jusqu'à l'année 1854. Elle aide à la dégager de la gangue sédimentaire des écoles de la Contre-Révolution. Plutôt que « prophète du passé » (Barbey d'Aurevilly), Joseph de Maistre est regardé de plus en plus comme un précurseur d'une certaine idée de l'histoire (Carolina Armenteros, *L'idée française de l'histoire*, Garnier, 2018, préface de Philippe Barthelet) que l'auteur déroule du Saint-Simonisme jusqu'au sociologue Émile Durckheim dont l'œuvre ultime s'intitule *Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912).

Les apports de l'anthropologie (René Girard et sa théorie du sacrifice), de la sociologie (l'Américain Owen Bradley avait décrit en 1999 un Maistre « moderne » là où Antoine Compagnon en faisait le précurseur des « anti-modernes » *De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Gallimard, 2005), de l'histoire du droit (le professeur Bruno Berthier, qui vient d'être élu président de l'Université de Savoie, nous a rappelé que de profession J. de Maistre était un magistrat) et de l'histoire diplomatique (de la Sardaigne plus que de la

France) sont entre-temps venus compléter les approches plutôt philosophiques, théologiques et littéraires (c'est une thèse de littérature russe, à Strasbourg, en 1955 qui fut, surtout à partir de sa publication en 1968 (chez Droz, Genève), à l'origine de la réévaluation de l'homme et de l'œuvre, sous-titrée « étude sur la vie et sur la doctrine d'un matérialiste mystique ». Volontiers provocateur, Robert Triomphe a ouvert la voie désormais si prolifique que les *Dossiers H* dirigés par Philippe Barthelet en 2005 consacrés à J. de Maistre frisent les 900 pages (*L'Age d'Homme*).

Dans l'œuvre, on l'a dit, on est peu à peu sorti de l'exclusivisme des *Soirées* pour redécouvrir des textes antérieurs et également ce livre trop minoré *Du Pape*, à décontextualiser pour l'insérer dans une permanence qui vaut jusqu'à nos jours. On sort aussi de l'œuvre formelle pour mieux évaluer la correspondance qui constituait déjà la moitié des « œuvres complètes » publiées fin XIX^e siècle et heureusement retrouvée grâce à l'édition des Belles Lettres en 2017 due à Maxence Caron (1534 pages).

Le dernier colloque consacré à Joseph de Maistre s'est tenu à Moscou en 2009 (actes publiés par la « Revue des études maistriennes », Chambéry, Université de Savoie, 2013) sur le thème : « Joseph de Maistre : Un penseur de son temps et du nôtre ». Nous y reviendrons dans un prochain numéro. ■

CLUBS ET CERCLES D'EUROPE

Institutions souvent plus que centenaires, les clubs et cercles, qu'ils soient mondains, sportifs ou artistiques, sont des lieux de mémoire pour le vieux continent.

Familier de ces lieux discrets, havres de paix dans des capitales où la vie se fait volontiers trépidante, Charles-Louis de Noüe en présente 21 exemples dans ce beau livre illustré de nombreuses photographies.

Ces cercles d'exception sont implantés dans 12 pays d'Europe. D'origine anglo-saxonne, situés dans des immeubles de prestige, aujourd'hui étudié par les sociologues, ces lieux sont souvent le réceptacle privilégié des traditions d'accueil, d'échange et de savoir vivre de leur ville d'implantation. Donnons en quelques exemples parmi les plus emblématiques : le Jockey Club à Paris, le Travellers Club à Londres, le Cercle Gaulois de Bruxelles ou encore le Grémio literario de Lisbonne.

Dans sa préface, le roi Siméon II de Bulgarie évoque l'importance qu'ont eu ces endroits attachants dans sa vie mouvementée de souverain exilé, qui ne devait revenir dans son pays d'origine qu'après la chute du Rideau de fer. Dans les temps incertains qui sont les nôtres, ces conservatoires vivants de l'esprit européen méritent d'être préservés et de prospérer. Ce livre nous introduit de fort belle façon à leur philosophie et leurs trésors cachés.

J.B.

Charles-Louis de Noüe, *Clubs et cercles d'Europe*, éditions du Palais, 240 pages, 45 €.

ACTUALITÉ

JAPON

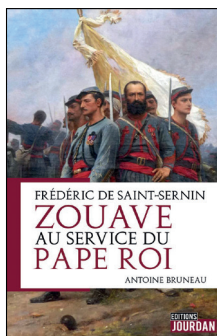
Le prince Fumihito d'Akishino (Akishino-no-miya), 54 ans, sera intronisé prince héritier (Kōtaishi) le 8 novembre. La *Rit'taishi no Rei* « cérémonie d'avènement du premier fils » aura lieu en petit comité (50 personnes) et sans banquet. Il est le père du prince Hisahito, 14 ans, seul garçon de sa génération dans la Famille impériale, ce qui suscite des débats au Japon sur la possibilité d'une succession féminine ou sur la réintégration de branches éloignées dans la ligne de succession.

LIVRES

SOUVENIRS D'UN ZOUAVE PONTIFICAL

De 1860 à 1870, on assista à un afflux de volontaires catholiques venus défendre les États pontificaux menacés par l'avancée de l'unité italienne réalisée par Garibaldi et le roi de Piémont-Sardaigne.

À travers la correspondance du comte Frédéric de Laparre de Saint-Sernin (1826-1905), l'historien Antoine Bruneau nous fait revivre l'épopée de ces défenseurs de la légitimité politique et religieuse d'alors, dont les grands noms demeurent ceux des généraux Lamoricière et Charette.



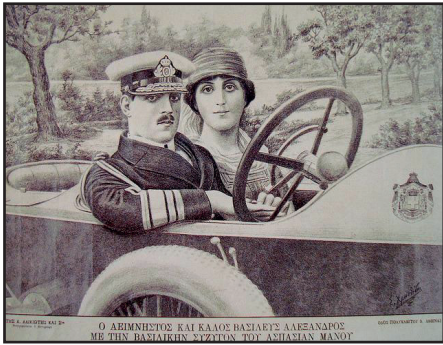
Frédéric de Saint-Sernin, ancien lieutenant de cavalerie est issu de la petite noblesse du sud-ouest. Il a servi dans l'armée du pape Pie IX à deux reprises, en 1860-1861 et en 1867. Le Souverain Pontife l'en remercia en lui accordant le titre alors envié de comte romain. Saint-Sernin est blessé par une balle et fait prisonnier par les Piémontais lors de la célèbre bataille de Castelfidardo, en septembre 1860. En 1867, il prend part à la bataille victorieuse de Mentana contre les chemises rouges de Garibaldi. Si Napoléon III avait permis au Pape de conserver Rome et ses environs, la chute du Second Empire français sera l'occasion pour la famille de Savoie de parachever l'unité italienne. Le Pape devra dès lors s'enfermer dans la petite cité du Vatican.

Jérôme Besnard

Antoine Bruneau, *Frédéric de Saint-Sernin, zouave au service du Pape roi*, éd. Jourdan, 264 p., 19,90 €.

24 OCTOBRE

MORT D'ALEXANDRE I^{er} DE GRÈCE



Le roi Alexandre I^{er} et sa femme Aspasia.

Le 12 juin 1917, Constantin I^{er} de Grèce, suspecté de germanophilie, est contraint par les Alliés de céder le trône au deuxième de ses trois fils, le prince Alexandre, âgé de vingt-trois ans. Avant de prendre le chemin de l'exil, Constantin I^{er} exige de son fils qu'il diffère ses projets de mariage jusqu'à un retour qu'il espère proche. En effet, Alexandre est épris depuis plusieurs mois d'Aspasia Manos, jeune fille issue de l'aristocratie du Phanar – le quartier grec de Constantinople.

Demeuré seul à Athènes, sous la coupe du Premier ministre Elefthérios Venizélos, Alexandre I^{er} est cantonné dans un rôle symbolique. Tandis que la Grèce finit la guerre dans le camp des vainqueurs, la restauration de Constantin I^{er} paraît de moins en moins probable. Alexandre décide de se marier. La cérémonie, uniquement civile, a lieu le 4 novembre 1919, au palais de Tatoï, dans la banlieue de la capitale. Le scandale qu'il provoque oblige le couple à passer l'hiver et le printemps suivants en France. En effet, si Aspasia a parmi ses ancêtres plusieurs princes de Moldavie et de Valachie, elle n'appartient pas à une maison régnante...

Le 27 septembre 1920, Alexandre I^{er} assiste, au grand stade d'Athènes, à une fête grandiose durant laquelle Venizélos, devant deux cent mille de ses partisans, reçoit une couronne civique en or pour célébrer l'annexion à la « Grande Grèce » de la Thrace et de Smyrne. Après quoi le roi s'empresse de rejoindre sa femme à Tatoï. Aspasia est enceinte. Alexandre et sa femme se promènent dans le parc de Tatoï, suivi des onze chiens qui ne les quittent jamais. Or, le régisseur du domaine possédait un couple de singes apprivoisés. Au détour d'une allée, l'un des chiens se jette sur la femelle. Alexandre tente de séparer les animaux, quand le mâle, volant au secours de la guenon, mord le roi au mollet. La blessure, d'apparence insignifiante, saigne beaucoup. Durant la

nuît, Alexandre est pris d'une forte fièvre et souffre atrocement. Il mourra de septicémie après 29 jours d'agonie.

Venizélos songe à donner le trône vacant au frère cadet du défunt, le prince Paul, mais les élections générales de novembre voient la victoire des partisans de Constantin I^{er} qui revient au pouvoir. Le 25 mars 1921, Aspasia donne le jour à une fille, prénommée Alexandra. Elle épousera plus tard le roi Pierre II et sera la dernière reine de Yougoslavie. Quant à Aspasia, elle aura enfin reçu par décret royal de son beau-père, le titre de princesse et le prédicat d'Altesse royale. Celle que l'on surnommait la « princesse byzantine » s'éteindra à Venise, le 7 août 1972, sans avoir jamais oublié les jours de son bonheur si éphémère...

26 OCTOBRE

COURONNEMENT DE MOHAMMED RÉZA

C'est le 16 septembre 1941 que Réza Chah le Grand, fondateur de la dynastie des Pahlavi, abdique en faveur de son fils Mohammed Réza, 21 ans, à la suite de l'invasion de l'Iran par les troupes russes et britanniques. Le nouvel empereur va conduire l'Iran sur la voie d'une modernisation accélérée. Pour cette « Révolution blanche », il instaure un pouvoir personnel qui culminera, le 26 octobre 1967, par une cérémonie où il se couronne lui-même « Chahanchah Aryamehr – Roi des rois et Soleil des Aryens ». Mais face à l'autoritarisme du souverain, à ses innovations maladroites, se forme un faisceau d'oppositions convergentes. Malgré une forte croissance économique et une libéralisation timide, le chah est renversé, en janvier 1979, par les intégristes chiites. Commence alors un pénible errance pour la famille impériale. Abandonné par ses amis d'hier, Mohammed Réza meurt des suites d'un cancer, le 27 juillet 1980, en Egypte.

27 OCTOBRE

SIMON-HENRI DE LIPPE-DETMOLD

Quoique maigres seigneurs, les premiers Lippe, au XII^e siècle, ne manquaient certes pas de panache, si l'on en croit la chronique. L'empereur d'Allemagne ayant convoqué une assemblée, Bernhard II de Lippe arrive en retard, et tous les fauteuils sont déjà occupés. Il demande à ses valets d'étendre par terre son grand manteau et s'assoit dessus. L'assemblée terminée, il laisse le manteau

sur le sol. À ceux qui lui en font la remarque, il réplique : « Un noble allemand n'emporte pas son siège avec lui ! » Il faut toutefois attendre 1528 pour que Simon V de Lippe soit élevé au rang de comte du Saint Empire. Au XVII^e siècle, Frédéric-Adolphe veut édifier un petit Versailles... et ruine les finances de ses États. Son petit-fils, Simon-Auguste, fait ses études à Lausanne, et fréquente le philosophe Jean-Gaspard Lavater, fondateur de la physiognomonie. Pénétré de l'esprit des Lumières, il gouvernera en monarque éclairé, créant la première caisse d'épargne et la première assurance-incendie en Allemagne. Le 27 octobre 1720, Simon-Henri reçoit le titre de prince de Lippe-Detmold, mais c'est seulement en 1789, que Léopold I^{er} obtiendra confirmation de cette dignité.

Peu d'années après, la frêle principauté de douze cent quinze km², ploie sous la bourrasque venue de France. Elle saura néanmoins préserver son indépendance, grâce à l'habileté de Pauline d'Anhalt-Bernbourg, régente de son fils Léopold II et amie de l'impératrice Joséphine. Pauline parviendra ensuite à tirer son épingle du jeu lors du congrès de Vienne. La princesse se distinguera également dans le domaine social. Durant le XIX^e siècle, son fils Léopold II protégera les arts. Johannes Brahms est alors chef de l'orchestre de Detmold et professeur de musique des jeunes princes de Lippe. En 1905, la branche aînée de la famille souveraine s'éteint, laissant la Couronne à une branche cadette. Léopold IV de Lippe-Biesterfeld sera ainsi le dernier prince régnant. Il devra abdiquer en 1918, à l'instar des autres souverains allemands.

28 OCTOBRE

LA VICTOIRE DE CONSTANTIN

Fils de Constance Chlore, Flavius Valerius Constantinus naît en Dardanie, sans doute à Naisse, entre 270 et 274. Dans le cadre de la Tétrarchie, son père sera nommé César en 293 par Dioclétien. C'est avec ce dernier que le jeune homme fait sa première campagne, en Égypte. Puis après l'abdication de Dioclétien, Constance devenant auguste, Constantin quitte Nicomédie et le rejoint en Gaule. Tous deux s'embarquent pour la Bretagne. Quand Constance trouve la mort à York, le 25 juillet 306, les légions proclament Constantin auguste. Mais l'empereur Galère, jaloux de son autorité, ne lui concède que la qualité de César. Pendant plusieurs années, Constantin se contentera

de gouverner les Gaules. Avec ses collègues Galère et Licinius, il promulgue l'édit de tolérance de 311 où sont toutefois stigmatisés le « parti-pris » et la « folie » des chrétiens. À la même époque, Constantin, qui a épousé Fausta, la fille de l'ancien auguste Maximien, contraint son beau-père au suicide...

Débarrassé de ce concurrent, Constantin se retourne contre le fils de sa victime, Maxence, qui tient l'Italie. À l'automne de 312, Constantin et son armée campent dans les faubourgs de Rome, près du pont Milvius. C'est là que, durant son sommeil, l'empereur est « averti de faire inscrire sur les boucliers le signe céleste de Dieu ». Obéissant à ce conseil surnaturel, il ordonne à ses troupes de tracer « la lettre X mise de travers, avec son sommet recourbé ». Constantin remporte la victoire le 28 octobre 312. Maxence s'enfuit et se noie dans le Tibre.

Par l'édit de Milan, promulgué l'année suivante par Constantin et son collègue d'Orient Licinius, l'ensemble des cultes se voient reconnaître le plein droit d'exercice. Pourtant, Licinius ne tarde pas à recommencer les persécutions contre les chrétiens. Le 8 octobre 314, les deux empereurs s'empoignent près de Cibales en Pannonie. Le scénario du pont Milvius se reproduit... Encore dix ans et Constantin, devenu maître unique de l'Empire transfère sa capitale à Byzance, sur le Bosphore. En 324, elle prend le nom grec de Constantinople : la ville de Constantin. Cependant, c'est désormais au sein de la chrétienté que les heurts se produisent. L'empereur convoque à Nicée le premier concile oecuménique, le 20 mai 325. Après avoir prononcé en latin le discours d'ouverture, Constantin laisse les trois cents évêques présents délibérer et énoncer le symbole de la foi catholique et les canons disciplinaires. Il n'interviendra plus que le 19 juin, lors de la cérémonie de clôture. En vertu des décisions du concile, Arius est exilé en Illyricum.

Pourtant, Constantin penche ensuite vers le parti arien et laisse déposer Eusèbe d'Antioche, l'un des piliers de l'orthodoxie. En 335, l'empereur contraint les évêques, réunis à Tyr, à condamner Athanasie d'Alexandrie, l'adversaire d'Arius. Il ordonne à l'archevêque de Constantinople de recevoir Arius, quand celui-ci meurt subitement, au printemps 336. L'empereur ne lui survivra qu'une année. Le 22 mai 337, à l'agonie, il est enfin baptisé, par l'évêque hétérodoxe Eusèbe de Nicomédie et enseveli dans la robe blanche des néophytes en la basilique des Saints-Apôtres, qu'il a fait bâtir à Constantinople.

29 OCTOBRE

NAISSANCE DE MARIE DE ROUMANIE

La princesse Marie de Grande-Bretagne ouvre les yeux le 29 octobre 1875, au manoir d'Eastwell Park, dans le Kent. Son père, Alfred, duc d'Edimbourg, est le deuxième fils de la reine Victoria. Sa mère, née Maria Alexandrovna, est la fille du tsar Alexandre II. Quant à deux des plus proches cousins de la petite « Missy » – « Nicky » et « Willy » –, ils seront bientôt les empereurs Nicolas II et Guillaume II.

Elle a onze ans lorsque le duc d'Edimbourg est nommé commandant de la Royal Navy en Méditerranée. Malte lui dessinera le décor d'une adolescence ensoleillée. En 1889, le prince Alfred est appelé à la succession du duché de Saxe-Cobourg-Gotha, perdu dans les frimas germaniques. Le cousin germain de Marie, le futur roi George V d'Angleterre, en était amoureux, et aurait souhaité l'épouser. Mais la jeune fille de dix-sept ans est jetée dans les bras du prince Ferdinand de Roumanie, neveu et héritier présomptif du roi Carol I^{er}. Le mariage a lieu le 10 janvier 1893, à Sigmaringen, berceau des Hohenzollern, d'où est issue la Famille royale roumaine. L'époux, timide, apparaît dénué de charme. Marie, quant à elle, a soif de liberté. Si sa beauté lumineuse et son intelligence font la conquête des Roumains. Dix mois après les noces, elle donne le jour à un prince, qu'on prénomme Carol, comme son grand-oncle. Au cours des vingt années suivantes, Marie aura cinq autres enfants.

Missy adopte avec passion la cause roumaine. Elle se lie d'amitié avec le politicien Ion Brătianu, et surtout le prince Barbu Stirbey dont elle fera son amant. À l'occasion du conflit contre la Bulgarie, en 1913, Marie soigne les victimes du choléra. Le 11 octobre 1914, alors que l'Europe s'embrase, Carol I^{er} rend son dernier soupir. A trente-neuf ans, Marie devient reine de Roumanie. Elle offre un gobelet d'or à son mari indécis, avec cette inscription : « À toi si ta main est assez forte pour le saisir. » L'ascendance anglo-russe de la nouvelle souveraine – comme la francophilie de son peuple – l'incline du côté de l'Entente. Le 28 août 1916, le roi Ferdinand, oubliant qu'il est un Hohenzollern, déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie, alliée de l'Allemagne et de la Bulgarie. La vaillante Roumanie est envahie. Le gouvernement se replie en Moldavie. Sur ses conseils, Ferdinand ne signera jamais le traité de paix conclu avec les Austro-Allemands. Le 9 novembre 1918, deux jours avant la capitulation de Guillaume II,



la Roumanie reprend les armes dans le camp des vainqueurs.

Par la suite, ni les déceptions de l'après-guerre, ni les incartades amoureuses de son fils Carol II ne suffiront à effacer son image immortelle de première patriote du pays. Et quand elle s'éteindra, le 17 juillet 1938, dans le train qui la ramenait vers Bucarest, « nombre de Roumains eurent le sentiment que beaucoup de spirituel de leur pays s'en allait avec elle ».

Dynastie

édité par SPFC-ACIP SA Siret Nanterre 41838214900015
60, rue de Fontenay 92350 Le Plessis Robinson
ISSN 2679-4926 - imprimé par nos soins

Directeur de la publication : F. Aimard
Rédacteur en chef : Ph. Delorme

Au sommaire de ce numéro :
p. 1 Postérité de Joseph de Maistre
- p. 2 Livres - Actualité -
pp. 3-4 : Éphéméride.

Retrouvez et soutenez *Dynastie* sur

<https://archivesroyalistes.org/-Dynastie->
<https://www.facebook.com/Dynastie>
<https://www.calameo.com>

Abonnement à *Dynastie*

40 euros par virement à SPFC-ACIP
IBAN : FR76 1336 9000 0660 5282 0104 285
BIC : BMMMF28A

sans oublier de transmettre votre adresse
postale et votre courriel à
frederic.aimard@gmail.com

Un exemplaire papier reprenant tous les numéros de 2019 et 2020 devrait être disponible début 2021 à des conditions qui restent à définir.